



Photo de la US Army 031205-A-3996M-042

Une patrouille du 3^e groupe des forces d'opérations spéciales américaines traverse le lit d'une rivière en Afghanistan, en décembre 2003.

LE CHOC DES CULTURES : LE FOSSÉ SÉPARANT LES FORCES TRADITIONNELLES ET LES FORCES D'OPÉRATIONS SPÉCIALES

par le colonel Bernd Horn

Les attentats terroristes du 11 septembre 2001 contre les États-Unis ont mis en lumière la raison d'être des forces d'opérations spéciales. Que les dirigeants politiques et militaires aient aussitôt demandé à ces forces de combattre les responsables de cette agression sans précédent a montré qu'elles jouaient désormais un rôle de premier plan et non plus un rôle de figurant. Ce n'est pas sans mal qu'elles en sont arrivées là. Leur histoire assez brève présente des thèmes récurrents qui ont toujours alimenté la controverse : course aux maigres ressources, conception peu orthodoxe de la discipline et de la reddition de comptes, différences des méthodes opérationnelles sur les plans culturel et conceptuel.

Paradoxalement, les propriétés et les caractéristiques exceptionnelles qui font aujourd'hui la puissance des forces d'opérations spéciales sont aussi, dans une certaine mesure, leur talon d'Achille. En raison de leur spécificité et de leurs différences marquées, une barrière, voire un fossé, les a toujours séparées des forces traditionnelles. Bien qu'elles puissent désormais jouer un rôle clé dans les opérations asymétriques, elles doivent continuer à parfaire et à transmettre leurs connaissances et s'efforcer de collaborer avec le reste des forces armées. Sinon, elles pourraient se trouver dans le besoin et être marginalisées, au moment où elles sont plus indispensables que jamais.

QUI SONT CES COMBATTANTS DE L'OMBRE?

Les journalistes décrivent généralement les membres des forces d'opérations spéciales comme les « tueurs les mieux équipés et les plus efficaces, coriaces, intelligents, impénétrables et endurants des forces armées des États-Unis [ou des autres pays]¹ ». Selon une conception plus traditionnelle reposant sur leur origine pendant la Seconde Guerre mondiale, ce sont des forces « dont la sélection, l'entraînement, le matériel et les missions sont spéciaux et qui reçoivent un soutien spécial² ». À cette présentation un peu simpliste, on préfère aujourd'hui une description plus complète et plus nuancée du rôle qu'elles assument en coulisse en matière de sécurité internationale. On reconnaît généralement que ce sont des « forces militaires et paramilitaires dont l'organisation, la formation et le matériel sont hautement spécialisés, dont les opérations ont des objectifs militaires, politiques, économiques ou informationnels et qui emploient en général des moyens non traditionnels dans des territoires hostiles, interdits ou politiquement vulnérables³ ».

Les concepts, le matériel et l'organisation militaires sont presque tous basés sur le modèle américain. Les forces

Le colonel Bernd Horn est directeur de l'Institut de leadership des Forces canadiennes et professeur adjoint au Collège militaire royal.



Membres du Long Range Desert Group en Afrique du Nord, en 1942.

d'opérations spéciales ne font pas exception. Selon les Américains, elles doivent assumer neuf fonctions fondamentales.

- Le contre-terrorisme : mesures prises pour prévenir, contrer et faire échouer les attentats terroristes en faisant appel à tous les moyens possibles, y compris à l'antiterrorisme et au contre-terrorisme⁴.
- La reconnaissance spéciale : opérations spéciales de reconnaissance et de surveillance menées dans des milieux hostiles, interdits ou politiquement vulnérables pour recueillir ou vérifier des renseignements importants sur le plan stratégique ou opérationnel en utilisant des moyens dont ne disposent généralement pas les forces traditionnelles.
- L'action directe : opérations à court terme visant à prendre ou à reprendre, à endommager ou à détruire, à exploiter, à capturer.
- La guerre non traditionnelle : organisation et formation des forces indigènes et des forces de remplacement; fourniture de matériel, de conseils et d'aide lors d'opérations militaires et paramilitaires de longue durée.
- La contre-prolifération : lutte contre la prolifération des armes nucléaires, biologiques et chimiques; collecte et analyse du renseignement; renforcement des mesures diplomatiques; contrôle des armements et des exportations.
- La défense intérieure à l'étranger : organisation et formation des forces militaires et paramilitaires du pays d'accueil; fourniture de conseils et d'aide pour prévenir la subversion, l'anarchie et les soulèvements.

« On reconnaît généralement que ce sont des "forces militaires et paramilitaires dont l'organisation, la formation et le matériel sont hautement spécialisés, dont les opérations ont des objectifs militaires, politiques, économiques ou informationnels et qui emploient en général des moyens non traditionnels." »

- Les opérations d'affaires civiles : instauration de relations entre les autorités militaires et civiles pour faciliter les opérations militaires.
- Les opérations psychologiques : influence sur le comportement des forces et des gouvernements étrangers.
- Les opérations du renseignement : mesures prises pour acquérir la supériorité en matière de renseignement en brouillant les renseignements et les systèmes de renseignements de l'adversaire et en protégeant les siens⁵.

L'ÉVOLUTION DES FORCES D'OPÉRATIONS SPÉCIALES

Si tel est désormais le mandat des forces d'opérations spéciales, il a évolué au fil du temps.

Ces forces sont essentiellement le produit de la Seconde Guerre mondiale. Elles sont nées dans un climat de crise aiguë, où la situation des Alliés était extrêmement précaire. Au lendemain des premières victoires allemandes, les Britanniques et leurs alliés n'avaient presque pas d'équipement majeur, leurs forces militaires étaient moribondes et ils étaient vraiment sur la défensive. Néanmoins, quelques jours après la retraite de Dunkerque, Winston Churchill, qui était pugnace, a donné l'ordre de « faire suivre un entraînement spécial à des troupes du calibre des chasseurs » pour qu'elles fassent régner la terreur sur le littoral des territoires occupés en saccageant tout et en se repliant immédiatement. Le premier ministre britannique avait compris que cette capacité offensive, aussi limitée fût-elle, remonterait le moral du peuple et maintiendrait la combativité des militaires, tout en forçant les Allemands à consacrer des ressources importantes à la défense.

D'innombrables unités et organisations des forces d'opérations spéciales ont vu le jour dans les premières années de la guerre : les commandos, le Long Range Desert Group, le Special Air Service, le Special Operations Executive et les Rangers américains, pour n'en nommer que quelques-unes, toutes créées dans le but de combattre la machine militaire allemande, qui semblait invincible. Au fil de la guerre, elles fourniront des capacités que ne possédaient pas les forces traditionnelles et exécuteront des missions particulières telles que raids, sabotages et opérations d'économie d'efforts pour immobiliser l'ennemi. Elles seront ensuite chargées, entre autres, de la reconnaissance stratégique et de la guerre non traditionnelle.

Malgré toutes leurs victoires et leurs mérites, les forces d'opérations spéciales n'ont jamais été totalement acceptées par la communauté militaire. Leurs tactiques peu orthodoxes, leur comportement peu

conventionnel, voire désinvolte, souvent jugé indiscipliné et peu conforme à la bienséance militaire, et leur quasi-autonomie déplaisaient aux dirigeants militaires, qui n'y étaient pas habitués. Il n'est donc pas surprenant qu'elles aient presque toutes été démantelées à la fin des hostilités.

Toutefois, pour réagir à des événements survenus après la guerre, il fallait des compétences qui faisaient généralement défaut aux forces traditionnelles, et l'on a rétabli les forces d'opérations spéciales. Les combats féroces des guérilleros en Malaisie, dans le sultanat d'Oman et au Yémen, par exemple, ont démontré la force de ces unités, dont les membres recevaient un entraînement spécialisé et étaient sélectionnés pour leur intelligence, leur adaptabilité et leurs aptitudes exceptionnelles. Malgré le nombre assez réduit de leurs effectifs, elles se sont avérées de plus en plus efficaces lors de soulèvements et d'autres conflits mineurs.

Les forces d'opérations spéciales ont aussi été victimes de leurs réussites, qui ont suscité l'antagonisme et l'envie des forces traditionnelles tout en les amenant à être considérées comme une panacée. Ainsi, des unités spéciales ont proliféré pendant la guerre du Vietnam, lorsque les autorités américaines ont tenté d'enrayer l'escalade de cette guerre complexe. Ces unités étaient chargées de missions particulières : reconnaissance et interdiction lointaines, opérations fluviales et guerre non traditionnelle, par exemple. Malheureusement, pour répondre à ces demandes croissantes, on a souvent assoupli les critères de sélection, si tant est qu'il y en ait eu. La baisse inévitable du calibre du personnel que cela a entraînée a donné aux forces d'opérations spéciales la réputation, justifiée ou non, d'être un ramassis de roublards, de casse-cou et de soldats peu recommandables. Elles en ont souffert pendant des dizaines d'années.

Il n'est donc pas surprenant que l'armée régulière ait toujours méprisé ces forces, comme ce fut le cas pendant la Seconde Guerre mondiale. Au cours de la guerre froide, presque personne ne comprenait leur utilité dans le paradigme des « combats aéroterrestres », selon lequel des formations massives et bardées d'armes s'affronteraient dans les plaines du Nord de l'Europe. Cependant, la nature du danger planant sur les pays occidentaux industrialisés a radicalement changé au début des années 1970, ce qui a provoqué un regain d'intérêt pour les forces d'opérations spéciales, malgré les préjugés des forces traditionnelles. Pour contrer la « nouvelle » menace, c'est-à-dire le terrorisme, il fallait de toute évidence des compétences particulières que ne possédait pas l'institution militaire. Encore une fois, la solution a été d'engager du personnel se distinguant par son acuité mentale, son adaptabilité aux opérations, ses aptitudes martiales et sa capacité de mener à bien des missions à hauts risques.

Cela a revitalisé les forces d'opérations spéciales. Les dirigeants politiques et militaires ont trouvé dans ces petites unités très spécialisées, très mobiles et laissant assez

« Un gouffre culturel et conceptuel a toujours séparé les forces traditionnelles et les forces d'opérations spéciales. »

peu d'« empreintes » les moyens d'atteindre leurs objectifs. En outre, ils n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'ils pouvaient confier à ces unités toutes sortes d'opérations politiquement délicates. La fin des années 1980 et le début des années 1990 ont ainsi été une période de renaissance pour les forces d'opérations spéciales, comme l'illustre la création du United States Special Operations Command (USSOCOM),

en 1987. Les forces d'opérations spéciales américaines jouissaient dorénavant d'un commandement unifié, géraient leurs ressources et surtout étaient représentées dans les plus hautes sphères du département de la Défense. Ces forces semblaient finalement être considérées comme une composante essentielle des forces armées, aux États-Unis du moins. Cela s'est confirmé pendant la guerre du Golfe de 1990-1991, au cours de laquelle des unités ont mené des opérations éclair de reconnaissance stratégique, d'interdiction de la zone arrière et d'action directe, et, travail délicat du point de vue politique, de dépistage des missiles Scud. De telles responsabilités leur ont valu, semble-t-il, le respect de l'institution militaire.

Au début du nouveau millénaire l'acceptation, l'utilité et la pertinence des forces d'opérations spéciales sont montées en flèche. L'attaque tragique du 11 septembre 2001 contre les tours du World Trade Centre de New York a modifié l'idée que l'on se faisait de ces forces et a montré qu'elles étaient un élément essentiel d'une armée moderne. Les dirigeants politiques et militaires ont compris que seule une force flexible, adaptable et mobile pouvait contrer un ennemi insaisissable dont les tactiques reposent sur la dispersion, la complexité du terrain et l'asymétrie. Les forces d'opérations spéciales, qui sont dotées d'une structure souple et d'une extrême mobilité et ont suivi un entraînement exceptionnel, ont répondu de nouveau à l'appel.



Entraînement d'un régiment du Special Air Service, vers 1943.

Archives du CMC

LES THÈMES RÉCURRENTS

Un gouffre culturel et conceptuel a toujours séparé les forces traditionnelles et les forces d'opérations spéciales. Leurs différences ne sont pas négligeables et leur inimitié ne date pas d'hier. Selon leurs détracteurs, les forces d'opérations spéciales « sont coûteuses, indépendantes et arrogantes, ne portent pas d'uniforme, ne relèvent pas de la chaîne de commandement normale et sont trop spécialisées pour leur bien⁶ ». Les propos du major général Julian Thompson captent l'essence de cette animosité : « Fondre sur l'ennemi, tuer quelques gardes, faire sauter une casemate ou deux et faire une demi-douzaine de prisonniers ne justifient pas le coût du déploiement de navires, d'aéronefs et de soldats d'élite⁷. »

Le célèbre analyste militaire américain, Tom Clancy, observe que « les unités et les hommes des forces d'opérations spéciales font souvent figure de parasites parce qu'ils prennent des hommes et des fonds convoités aux dépens des unités "régulières"⁸. » Les détracteurs des forces d'opérations spéciales arguent presque toujours de la course aux ressources limitées, des conceptions divergentes de la discipline et de la reddition de comptes ainsi que des différences culturelles et conceptuelles.

LA COURSE AUX RESSOURCES : LA PART DU LION

De toutes les causes d'animosité entre les forces traditionnelles et les forces d'opérations spéciales, la plus profonde est celle du « braconnage » de personnel. Les commandants, cela se comprend, ont du mal à accepter que certains de leurs meilleurs officiers et soldats soient attirés ou recrutés par les forces d'opérations spéciales. « Dans presque tous les cas, les hommes qui se portent volontaires, explique l'historien Philip Warner, sont les plus entreprenants, les plus dynamiques et les plus indispensables⁹. » Les « braconniers » sont les premiers à l'admettre. « Tout d'abord, il y a sans doute, et c'est naturel, un sentiment de jalousie à l'égard de toute nouvelle unité dont les besoins en personnel et en matériel sont prioritaires, reconnaît le major général David Lloyd Owen, commandant du Long Range Desert Group. Il est normal qu'un bon commandant ne soit pas ravi de voir ses meilleurs hommes se laisser attirer par ces équipes de "cinglés"¹⁰. »

« Les détracteurs des forces d'opérations spéciales arguent presque toujours de la course aux ressources limitées, des conceptions divergentes de la discipline et de la reddition de comptes ainsi que des différences culturelles et conceptuelles. »

C'est pour cette raison que le feld-maréchal Alan Brooke, chef de l'état-major impérial, n'a jamais été d'accord avec la politique de Churchill sur les forces spéciales, qui « compromettait dangereusement la qualité d'un bataillon d'infanterie¹¹ ». Le légendaire feld-maréchal, le vicomte Slim, était du même avis. Selon lui, les unités spéciales « étaient généralement constituées des meilleurs hommes des unités ordinaires, qu'elles attiraient en leur offrant des conditions plus avantageuses, en leur promettant des missions grisantes et à coup de propagande. [...] Il n'y a aucun doute que ces méthodes faisaient baisser la qualité du reste de l'armée, surtout dans l'infanterie, non seulement en soustrayant les meilleurs éléments mais aussi en entretenant l'idée selon laquelle certaines des opérations courantes en temps de guerre étaient tellement difficiles que seul un corps d'élite spécialement équipé pouvait les exécuter¹² ».

Il n'y a pas eu de changement d'attitude après la guerre. Les forces d'opérations spéciales « gobaient beaucoup trop de jeunes chefs dont les bataillons d'infanterie avaient grand besoin », déplore le lieutenant-colonel J. P. O'Brien, dans un article publié dans *Army Quarterly* en 1948¹³. John A. English, historien et ancien officier de l'armée canadienne, partage cet avis. Il estime que l'expansion de la force aéroportée israélienne effectuée par le général Moshe Dyan quand il était chef d'état-major a nui à l'efficacité de l'infanterie, et que l'accroissement du recrutement en « écrémant » les forces a réduit le calibre des soldats de la brigade Golani, qui était une force permanente¹⁴. De même, à propos de la capacité de combat américaine, Tom Clancy écrit : « Un simple soldat dans une unité aéroportée pourrait très bien être qualifié pour être sergent ou commandant d'aviation dans une unité régulière¹⁵. » Que les unités spéciales comportent effectivement une plus grande proportion de sous-officiers supérieurs que les unités traditionnelles exacerbe le problème et semble donner raison à ceux qui se plaignent de la pénurie de bons sous-officiers dans l'armée¹⁶.

À cela s'ajoutait l'impression que le fait de ne pas remplir les critères exigeants du recrutement dans les forces d'opérations spéciales avait des conséquences regrettables. Brooke et Slim font partie de ceux qui sont convaincus que les hommes qui ne se qualifiaient pas étaient blessés dans leur amour-propre¹⁷. La nature même de ces unités extrêmement sélectives donnait l'impression que les autres n'étaient pas à la hauteur. « J'étais content



Photo de la US Air Force 010324-F-1129S-004

Membres de la 5^{ème} équipe des Seals de la marine américaine en exercice en Californie.

qu'ils [ceux qui avaient échoué] quittent immédiatement le camp, sans faire d'adieux embarrassants, confesse un membre des forces d'opérations spéciales. C'étaient des lépreux, et je ne voulais pas courir le risque d'attraper l'infection dont ils étaient porteurs¹⁸. » C'était évidemment une attitude ridicule; comme le dit un ancien membre du Special Air Service, « l'élitisme est contre-productif; il aliène tout le monde¹⁹. »

Cependant, ce n'est pas seulement parce qu'elles « raflent » du personnel que l'on condamne les forces d'opérations spéciales. Une plainte courante est que, pour reprendre les termes du feld-maréchal Slim, « la dotation en matériel était plus généreuse pour ces unités que pour les formations ordinaires²⁰. » Comme l'observe un historien, « les forces spéciales sont souvent en butte à l'envie, à l'aversion et à l'incompréhension, car elles reçoivent [...] souvent un meilleur matériel que l'unité dont elles relèvent²¹. »

Il s'agit là d'un éternel problème, comme le montre la remarque du général Fred Franks sur l'expansion des forces d'opérations spéciales aux États-Unis, notamment des Rangers, dans les années 1980 : « En tant que force d'élite, les Rangers bénéficiaient d'un budget généreux pour leur entraînement et de politiques assurant la stabilité du personnel (qui changeait moins souvent que dans les unités ordinaires) et ils choisissaient des volontaires, des chefs et des commandants qui avaient de l'expérience à la tête d'une compagnie²². » Ce traitement privilégié donnait lieu à des plaintes incessantes. Le principal reproche était que les résultats obtenus ne justifiaient pas un investissement aussi important en personnel inestimable, rare et très qualifié et la profusion de ressources matérielles. Ce que faisaient les unités spéciales équivalait à « casser des vitres avec des guinées (pièces de monnaie en or)²³ ».

Bref, à tort ou à raison, les commandants traditionnels ne cessaient de s'indigner du coût des forces d'opérations spéciales. Celles-ci donnaient l'impression de toujours disposer du meilleur personnel et de fonds trop généreux, quoiqu'elles aient généralement passé moins de temps au combat. Ce qui enrageait encore plus les autres militaires et alimentait les accusations de gaspillage était qu'elles subissaient souvent des pertes énormes lors des opérations. De prime abord, ces accusations semblent justifiées. L'examen de quelques opérations menées pendant la Seconde Guerre mondiale illustre l'importance des risques encourus. Par exemple, les pertes subies lors du raid des commandos sur Tragino s'élevaient à 100 %²⁴; celles du premier raid du Special Air Service en Afrique du Nord, à 64 %²⁵; celles de la tentative d'assassinat de Rommel, à 96 %²⁶; celles du débarquement des commandos à Marina, en Italie, à 48 %. Lors du « raid le plus remarquable », à Saint-Nazaire, 79 % des commandos et 52 % des membres des forces navales ont été tués ou faits prisonniers²⁷. Au total, durant la guerre, les commandos britanniques ont essuyé des pertes nettement plus

« [Les forces spéciales] donnaient l'impression de toujours disposer du meilleur personnel et de fonds trop généreux, quoiqu'elles aient généralement passé moins de temps au combat. »



Un Ranger américain en exercice.

élevées que le reste de l'armée²⁸. Le bilan est le même chez les commandos australiens, dont les pertes en temps de guerre se sont élevées à 34 %²⁹.

En outre, les unités de démolition navale ont perdu 52 % de leurs effectifs au combat³⁰, et la First Special Service Force a subi en Italie des pertes énormes de 78 %. Dans le même théâtre d'opérations, seulement 6 des 767 Rangers américains qui rampaient vers Cisterna le matin du 30 janvier 1944 pour tenter d'y pénétrer sont revenus³¹. En résumé, il est notoire que le pourcentage des pertes des forces d'opérations spéciales, même si elles ont passé moins de temps à combattre, a été supérieur à celui des troupes traditionnelles.

Les opérations plus récentes confirment cette tendance. En 1980, pendant l'opération *Eagle Claw*, menée pour tenter de sauver les otages américains en Iran, les forces d'opérations spéciales ont subi toutes les pertes homologuées à Desert One, la base improvisée. Au cours des opérations *Urgent Fury*, à Grenade, en 1983, et *Just Cause*, à Panama, en 1989, les forces spéciales ont essuyé respectivement 47 % et 48 % des pertes américaines. En 1991, pendant la campagne *Desert Storm*, et, en 1993, à Mogadishu, en Somalie, leurs pertes



Un soldat des forces d'opérations spéciales américaines prépare un mortier pendant la guerre du Golfe.

s'élevaient respectivement à 17 % et à 62 %. On estime qu'en 2003 63 % des pertes américaines pendant l'opération *Enduring Freedom* ont été subies par les forces spéciales³². Un analyste militaire a calculé que « le risque de mourir est neuf fois plus élevé chez les commandos que chez les soldats ordinaires³³. »

LA CONCEPTION DE LA DISCIPLINE ET DE LA REDDITION DE COMPTES

Ce qui est vu comme du gaspillage et du favoritisme en dotation de personnel cause évidemment du ressentiment. Toutefois, le plus gros problème est que les forces d'opérations spéciales donnent l'impression de manquer de discipline et de décorum. Ceux qui ne relèvent pas d'unités non conformistes, surtout de celles que l'on qualifie d'élite, de spéciales ou d'unicues, leur reprochent souvent de ne respecter que leurs propres règles. Le sociologue Charles Cotton, spécialiste en culture militaire, note que « l'esprit de cohésion [des forces d'opérations spéciales ou des troupes d'élite] menace la hiérarchie et l'homogénéité de l'ensemble³⁴. »

Dans bien des cas, cela est dû au fait que le commandement et la discipline sont moins contraignants. On insiste moins sur le protocole, le cérémonial et la conduite réglementaire. Selon Eliot Cohen, « le dénominateur commun de presque toutes les unités d'élite est qu'elles ne paraissent pas disciplinées et que parfois elles ne le sont pas. [...] Les unités d'élite font souvent peu de cas de leur tenue vestimentaire ou du salut réglementaire³⁵. »

Ses observations sont justes. Le général de la Billière, évoquant ses souvenirs de jeune officier au sein du Special Air Service, déclare que « les hommes, quant à eux, m'appelaient "mon capitaine" uniquement pour se montrer insolents³⁶. » D'après l'historien Eric Morris, « le Long Range Desert Group et d'autres unités semblables étaient un moyen d'échapper à l'ennui et aux contrariétés de la vie quotidienne dans l'armée britannique. Il n'y avait pratiquement pas d'exercices, de gardes, de corvées et d'inspections³⁷. » Un autre historien observe que, « comme beaucoup de combattants, Calvert [qui commandait la deuxième brigade du Special Air Service], ne s'attardait guère à des brouilles telles que la tenue militaire, [car] le port de l'uniforme et le

soin vestimentaire n'avaient rien à voir avec l'aptitude de l'unité au combat³⁸. » Pourtant, ces « brouilles » pèsent certainement très lourd sur l'impression que produit une unité sur les gens de l'extérieur.

Cela n'échappait pas aux forces spéciales. « Notre tenue peu réglementaire nous faisait déjà remarquer, admet un sous-officier du Special Air Service. Les autres militaires s'habillent toujours de la même façon³⁹. » Un Américain évoque l'impression que lui a faite son unité le jour de son arrivée : « Le sergent-major est l'incarnation des valeurs de l'armée américaine », explique-t-il. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant son nouveau sergent-major pour la première fois : « Ce gars avait l'air d'un vrai bohémien; sa chemise était déboutonnée, et il ne portait pas de T-shirt. Son insigne d'identité était plaqué or. Sa casquette était repoussée en arrière, et il avait une énorme moustache cirée en forme de guidon de vélo⁴⁰. » Les forces d'opérations spéciales savent fort bien que leur laxisme en matière de discipline et de tenue vestimentaire irrite les autres militaires. Cela fait partie de leur attrait, comme leur désir de se démarquer de l'armée « régulière », mais leur vaut également l'hostilité de la hiérarchie traditionnelle. Cette dynamique s'explique néanmoins par le type de personne qui intègre ces unités. Selon David Stirling, fondateur du Special Air Service, il était possible de « contenir » les recrues mais pas vraiment de les « dompter⁴¹ ». La plupart des Rangers étaient « des non-conformistes qui ne pouvaient pas fonctionner dans une unité traditionnelle⁴² ». D'après William Darby, premier commandant des Rangers, « commander ces hommes-là revenait à conduire un attelage de chevaux fougueux. Il n'était pas difficile de les faire avancer. Le problème était de les retenir⁴³. »

Les bérets verts américains ont eux aussi été dépeints comme « des hommes qui voulaient faire des choses différentes et stimulantes sans être entravés par une discipline trop stricte⁴⁴ ». Pour le général de la Billière, « la plupart de ces officiers et de ces hommes ne peuvent pas vraiment s'intégrer dans une unité ordinaire de l'armée; c'est pour cette raison qu'ils se retrouvent dans les forces spéciales américaines, qui n'ont rien à voir avec le reste des forces armées⁴⁵. » Il pense que la plupart des volontaires, comme lui-même, « étaient des individualistes qui ne voulaient pas être soumis à la discipline draconienne » de l'ensemble de l'armée⁴⁶. Le schéma est toujours le même. D'après le général Peter Schoomaker, qui s'est enrôlé dans la Delta Force sous les ordres de son premier commandant, le colonel Charlie Beckwith, « Beckwith voulait une bande de gars pas commodes qui cherchaient quelque chose de différent⁴⁷. »

Ce genre d'autosélection, conjugué à la fierté d'être l'un des rares candidats retenus et à la confiance en soi que donne un entraînement difficile, dangereux et stimulant, crée une aura d'invincibilité et une loyauté indéfectible envers un groupe jugé très exclusif. Les épreuves et les dangers auxquels ces groupes « spéciaux » sont exposés tissent entre leurs membres des liens très étroits. Ils traitent souvent ceux qui n'appartiennent pas à leur « club » comme s'ils étaient inférieurs et n'étaient pas dignes de respect. Ce sentiment d'indépendance par rapport à l'armée traditionnelle et l'irrévérence à l'égard des formes habituelles de

discipline favorisent la création d'unités qui, au dire de certains analystes, ressemblent davantage à des clans militants qu'à des organisations militaires⁴⁸. Il va sans dire qu'une institution fondée sur le décorum, la tradition et l'uniformité voue aux gémonies ce type d'organisation et d'attitude.

Naturellement, l'arrogance et l'insubordination que cultivent les forces d'opérations spéciales ne font qu'aggraver la situation. Une scène du film *Black Hawk Down* en fournit une illustration parfaite : un capitaine donne des instructions à un groupe de sous-officiers supérieurs; quand il a terminé, tout le groupe dit avoir compris, sauf un sous-officier récalcitrant. Le capitaine tente alors de savoir si le sergent de la Delta Force a compris ses ordres, mais celui-ci répond d'un air nonchalant, presque insolent : « Ouais, j'ai entendu. » Le cinéma est ici fidèle à la réalité. Un agent des forces spéciales raconte en riant qu'il n'a pas salué deux « capitaines de troupes [officiers de l'armée régulière] » parce qu'il « fumait et ne pouvait pas faire deux choses à la fois⁴⁹ ». Un ancien officier de soutien d'un organisme antiterroriste rapporte que « les agents refusaient d'écouter les autres, quel qu'ait été leur rang, parce qu'ils ne s'étaient pas qualifiés⁵⁰. » D'après le chef de cabinet d'un commandant de secteur, en Bosnie, « quand les membres des forces d'opérations spéciales n'aimaient pas ce qu'on leur disait de faire, ils allaient voir le commandant [sans suivre la chaîne de commandement]⁵¹. »

L'arrogance et la suffisance qu'engendre le culte de l'élitisme souvent endémique dans les groupes qui ont été sélectionnés favorisent l'adoption d'une mentalité dangereusement particulariste. Ces groupes ne font confiance qu'aux leurs, à ceux qui ont réussi les rigoureuses épreuves de sélection. L'anthropologue Donna Winslow confirme que la revendication d'exclusivité du « culte du guerrier » a souvent des répercussions négatives et engendre la conviction absolue que « seuls ceux qui sont passés par là peuvent comprendre, sont fiables ou, ce qui est encore plus dangereux, peuvent vous dire quoi faire⁵². » Alan Bell, un ancien membre du Special Air Service, admet : « Nous avions tendance à être arrogants; nous savions tout, avions tout fait et n'avions plus rien à apprendre. » Il reconnaît aussi qu'ils collaboraient exclusivement avec les membres de la Delta Force ou de la sixième équipe des Seals. « Nous pensions que cela ne valait pas la peine de nous associer aux autres groupes. Nous ne leur faisons pas confiance⁵³. »

Ce genre d'attitude n'est pas sans conséquence. « Trop souvent, observe Tom Clancy, il y a des frictions, de la compétition et des rivalités, et la brutalité de leurs manières arrange rarement les choses⁵⁴. » Bref, la répugnance à

collaborer avec les autres, conjuguée à l'arrogance, engendre de l'animosité et de la méfiance et fait obstacle à la coopération et à l'échange de renseignements avec toute organisation externe. Tout le monde y perd.

LES DIVERGENCES CULTURELLES ET CONCEPTUELLES

La course aux maigres ressources et les désaccords sur le comportement et la discipline ne sont pas seulement des causes de conflit, de tension et d'antagonisme. Ils sont l'expression d'un problème plus fondamental : celui des divergences culturelles et conceptuelles entre les forces d'opérations spéciales et l'armée traditionnelle. Le général Leslie Hollis saisit parfaitement cela quand il remarque que l'armée traditionnelle voit dans les formations spéciales « des bandes d'assassins déterminés mais irresponsables, qui traînent dans les théâtres d'opérations, semant la confusion parmi leurs troupes et la consternation parmi les troupes ennemies⁵⁵. »

Une partie du problème est peut-être due à un manque de compréhension de la philosophie de la guerre. L'historien britannique M. R. D. Foot, qui était agent du renseignement auprès du Special Air Service pendant la Seconde Guerre mondiale, déclare que les opérations spéciales « étaient des actions inhabituelles [...], des flambées de violence inattendue, généralement préparées et exécutées hors de la sphère militaire de l'époque⁵⁶ ». Dans une perspective traditionnelle, dogmatique et doctrinaire, les forces d'opérations spéciales ne peuvent que poser problème. « Pour le soldat traditionnel et conformiste, explique le colonel Aaron Banks, la guerre non traditionnelle avait quelque chose de répugnant, de sournois, d'illicite et de rustre et ne cadrerait pas avec le code d'honneur du métier des armes⁵⁷. » Une cinquantaine d'années plus tard, les choses n'ont pas changé. « Les soldats, les marins et les aviateurs des forces régulières ressentent instinctivement de la répulsion devant tout ce qui comporte des ruses, des astuces, des prouesses [...], dit le lieutenant général Samuel Wilson. C'est un peu trop romantique [...]. C'est une solution de facilité⁵⁸. »



Insigne de la Deuxième Force opérationnelle interarmées

Photo du MDN

La nature de la guerre et des modes de combat n'est toutefois pas le seul problème. Les commandants comparent souvent les forces d'opérations spéciales à des « armées privées [dont] l'armée publique tend à se méfier⁵⁹ », souvent parce qu'elles valorisent l'action et ne supportent guère la bureaucratie. Si l'on ajoute à cela leur conviction que la fin justifie les moyens, on comprend que les militaires traditionnels soient froissés. « Un des dangers d'une armée privée, remarque un officier supérieur, c'est qu'elle ne suit pas la

filière habituelle⁶⁰. » Il n'a pas tort. Calvert reconnaît qu'une « armée privée [...] court-circuite la chaîne de commandement⁶¹ ».

Cela n'a rien de surprenant puisque l'existence et la survie des unités spéciales dépendaient souvent de la protection d'une personnalité haut placée. Par exemple, le premier ministre britannique, Winston Churchill, s'est beaucoup intéressé à la création de commandos et il a soutenu d'autres unités offensives et non traditionnelles. Le général George Marshall a fait pression sur ses subordonnés pour qu'ils soient en faveur de la création des Rangers américains, et son supérieur politique, le président Franklin D. Roosevelt, a donné au directeur du bureau des services stratégiques un accès direct à la Maison-Blanche. Le président John F. Kennedy a prodigué des attentions aux forces spéciales, au grand dam des chefs d'état-major. Récemment, le secrétaire de la Défense, Donald Rumsfeld, s'est personnellement chargé de faire jouer à ces forces un rôle clé dans les opérations menées par les États-Unis et d'augmenter considérablement leur budget et leurs effectifs. Il va sans dire que les forces d'opérations spéciales n'hésitent pas à se servir de leurs relations pour avancer leur cause et que ces privilèges et ce favoritisme provoquent l'indignation des commandants des forces traditionnelles, qui essaient souvent de prendre leur revanche à la moindre occasion.

Le refus de coopérer ou de travailler avec les forces traditionnelles pour des « raisons de sécurité » constitue un autre obstacle à la coexistence. Lorsque les forces spéciales arrivent dans un théâtre d'opérations pour y exécuter une mission secrète, elles oublient souvent d'en informer l'unité qui est sur place. La présence de ces « nouveaux venus » éveille presque toujours la méfiance et a souvent des conséquences négatives s'ils entrent en action. À la fin des opérations des forces spéciales, qui sont généralement de courte durée, la force traditionnelle qui est sur place doit essuyer le plus gros des retombées. De surcroît, on invoque généralement « la sécurité opérationnelle » afin de ne tenir aucun compte des forces traditionnelles. Pourtant, paradoxalement, le besoin de se démarquer des forces traditionnelles, quelle que soit la situation, semble être plus fort que celui de garder l'anonymat; en fait, il pousse les forces spéciales à adopter, même si les opérations ne le



Troupes de la Deuxième Force opérationnelle interarmées en exercice.

justifient pas, du matériel, des uniformes et une tenue excentriques, qui n'ont rien en commun avec ceux de l'armée traditionnelle. Il s'ensuit qu'on les reconnaît facilement⁶².

Une autre conséquence de leur manie du secret et de leur refus de collaborer avec les forces traditionnelles est que souvent on les comprend mal ou on ne les comprend pas du tout. « J'étais sidéré, avoue l'ancien commandant du Special Air Service, le major général Tony Jeapes, de constater à quel point les dirigeants comprenaient mal ce dont le régiment était capable. [...] Le régiment tenait tellement à tenir secrètes toutes ses activités que c'était finalement contre-productif⁶³. » Bien que la sécurité opérationnelle ait une grande importance, tout tenir secret est souvent un moyen de se soustraire au regard des autres et d'ériger des barrières. Cette fixation sur la sécurité a même amené certaines personnes à refuser d'utiliser des ordinateurs raccordés au monde extérieur; elle est parfois ridicule, mais surtout elle est nuisible et creuse le fossé entre les forces spéciales et les forces traditionnelles.

Ce ne sont pas seulement les actions et les comportements qui provoquent des conflits. La mentalité des êtres attirés par les forces d'opérations spéciales cause aussi des frictions. « C'est certain, ceux qui sont différents nous dérangent tous, lance un ancien commandant du 75^e régiment des Rangers, ils nous mettent mal à l'aise [...], surtout dans l'armée, qui est tellement structurée. Quand arrivent soudain des individualistes, ils rendent les gens appréhensifs [...]. Certains de nos hommes avaient des aptitudes exceptionnelles, ils étaient très doués, mais les autres ne voulaient rien avoir à faire avec eux [...], avec ces originaux, ces gars qui ne faisaient pas les choses comme tout le monde⁶⁴. » Il s'agit là d'une question importante que l'on ne comprend pas toujours. Ces non-conformistes, ces esprits critiques, ces êtres capables de concevoir des tactiques, des méthodes et du matériel novateurs, échappant à la compréhension du commun des mortels, ont souvent été marginalisés et le sont encore. Pourtant, s'ils sont encouragés et bien encadrés, leurs idées et leurs contributions ont des retombées remarquables. C'est là leur point fort.

C'était évident dès le début. « Tu t'étais porté volontaire pour les commandos, explique une recrue. Ils comprenaient bien que tu étais un être humain doté d'une bonne dose de bon sens et que ce n'était pas la peine de crier, de hurler et de te rabâcher des ordres à longueur de journée. [...] Mais il n'y avait pas que ça. Dans n'importe quelle situation, même à l'entraînement, on nous expliquait tout. Si tu avais une autre idée, même si tu étais simple soldat, tu pouvais dire : "Dites donc, Sergent, vous ne pensez pas que si on passait plutôt par là ce serait plus facile?" Si tu avais raison, ta proposition était adoptée⁶⁵. » Un commandant du Special Air Service explique : « Je ne faisais jamais l'appel ni l'inspection du fourbi avant une opération [en Malaisie]. [...] Si un homme ne pouvait s'occuper de ses affaires, nous estimions qu'il n'avait pas sa place dans les forces d'opérations spéciales. [...] Les hommes réagissaient positivement à cette marque de confiance, et pas une seule fois je n'ai eu à le regretter⁶⁶. »

Cette mentalité tellement étrangère à l'armée traditionnelle est la marque des forces d'opérations spéciales. C'est leur plus grand atout, mais c'est aussi cette mentalité qui provoque le plus grand clivage entre elles et les forces traditionnelles : le soldat autonome.

L'ATOUT DES FORCES D'OPÉRATIONS SPÉCIALES : L'HOMME ET L'ORGANISATION

Une histoire de la guerre du Vietnam capte la quintessence du soldat des forces d'opérations spéciales : un mélange de confiance en soi, de bravade et de résolution. Une équipe d'étude et d'observation américaine était complètement encerclée par les Vietnamiens du Nord. Au contrôleur aérien avancé qui remarquait sans détour : « Vous avez l'air d'être dans un sale pétrin », l'officier dirigeant l'équipe a rétorqué : « Non, pas du tout. Ils sont exactement où je les veux, encerclés de l'intérieur⁶⁷. »

Dès le départ, le guerrier des forces d'opérations spéciales se démarquait des autres militaires. « Il faut le reconnaître, écrit un combattant de la Seconde Guerre mondiale dans son journal, ils [les membres des forces spéciales] possèdent au plus haut degré les qualités du soldat moderne : intelligence, esprit d'initiative, compétence, sang-froid, courage raisonné⁶⁸. » Sans aucun doute, ils forment une race à part. « Dans le régiment, confie un membre du Special Air Service, nous recherchions les missions impossibles. C'était ce qui nous faisait vivre. Notre tâche était de rendre possible l'impossible⁶⁹. » Pour y arriver, il fallait être adaptable, intelligent, persévérant et résistant. « En réalité, ce sont des groupes d'hommes tranquilles, souvent fatigués, mais déterminés et collaborant pour vaincre l'adversité, explique un ancien commando. Leur plus grande qualité est qu'ils persévèrent jusqu'à ce que la tâche soit accomplie⁷⁰. »

Tout le monde n'en pas est capable. Que l'individu et surtout ses aptitudes soient le centre d'intérêt n'est pas surprenant quand on songe à la rigueur de la sélection et à la qualité du rendement. On peut diviser les forces d'opérations spéciales en trois catégories correspondant en gros à la rigueur des normes de sélection et aux fonctions assumées. La première catégorie comprend surtout des « opérations noires » ou de contre-terrorisme. On ne retient normalement que de 10 à 15 % des candidats, dont la plupart appartiennent déjà à la deuxième ou à la troisième catégorie. Les organisations relevant de cette catégorie comprennent le First Special Forces Operational Detachment (Delta) des États-Unis, le Grenzschutzgruppe-9 allemand, la Deuxième Force opérationnelle interarmées du Canada et les Commandos (Grupa Reagowania Operacyjno Mobilnego), groupe mobile d'intervention opérationnelle de Pologne, pour n'en nommer que quelques-unes⁷¹.

La deuxième catégorie comprend les organisations qui retiennent de 20 à 30 % des candidats. Elles sont généralement chargées de tâches très importantes telles que des missions de reconnaissance stratégique et de guerre non traditionnelle. Il n'y a pas d'entraînement pour la sélection, car les compétences requises sont jugées si exceptionnelles



Photo du MDN DHD02-289-01

Un soldat de la Deuxième Force opérationnelle interarmées lors d'un exercice en hiver.

que les examinateurs ne s'intéressent qu'à celles qui sont innées. L'entraînement peut faire acquérir les autres plus tard. Dans cette catégorie figurent les forces spéciales (les bérets verts) et les Navy Seals américains ainsi que les Special Air Services britanniques, australiens et néo-zélandais⁷².

La troisième catégorie comprend les unités, telles que les Rangers, qui admettent de 40 à 45 % des candidats et dont la mission première est l'action directe. Il y a un entraînement pour la sélection, mais le contrôle de la qualité s'arrête là. En général, on considère que les unités dont le niveau est inférieur à celui-ci ne sont pas des forces d'opérations spéciales⁷³.

La sélection est naturellement de la plus haute importance. « Nos programmes d'évaluation et de sélection, explique le général Wayne Downing, ancien commandant des opérations spéciales des États-Unis, sont conçus pour recruter des gens qui ne font pas les choses comme tout le monde, qui ont l'habitude d'agir dans des situations et d'après des scénarios très complexes [...]. Notre personnel doit généralement trouver un moyen original de résoudre un problème, ce qui met souvent les forces armées traditionnelles mal à l'aise parce que nos soldats n'emploient pas les méthodes courantes⁷⁴. » Le contre-amiral Ray Smith, ancien commandant du Naval Special Warfare Command, le dit sans ambages : « Nous voulons un gars qui a la tête sur les épaules, qui peut prendre des décisions tout seul [...] dans des situations extrêmement difficiles⁷⁵. » Il n'est donc pas surprenant que le commandant du USSOCOM, le général Charles Holland, déclare : « Le guerrier des forces d'opérations spéciales est un des plus grands atouts du

pays : parfaitement entraîné, d'une constitution à toute épreuve, ouvert aux autres cultures, autonome, c'est un professionnel silencieux⁷⁶. »

En définitive, ce guerrier se définit par son intellect, son rôle et sa conception de la guerre. En outre, il peut fonctionner dans un milieu incertain, complexe et changeant. Il est indéniable que les membres des forces d'opérations spéciales ont changé depuis l'époque des tueurs impitoyables des commandos de la Seconde Guerre mondiale. Ce sont aujourd'hui des soldats capables d'adaptation et de réflexion dans l'environnement complexe de l'armée actuelle, qui exige un éthos de guerrier, des compétences linguistiques et culturelles, la connaissance des réalités politiques et la maîtrise de la nouvelle technologie de l'information; autrement dit, ce sont des guerriers diplomates⁷⁷.

UNE HISTOIRE MARQUÉE PAR L'HOSTILITÉ

Comme on l'a vu, un gouffre a toujours séparé les forces d'opérations spéciales, à cause de leurs caractéristiques et de leurs méthodes, et les militaires traditionnels, qui sont dogmatiques et ont des vues étroites. « Presque toutes les unités d'élite que nous avons étudiées, écrit Cohen, se sont heurtées de la part de la bureaucratie à une hostilité considérable, qui se manifestait par du harcèlement⁷⁸. » Noel Koch, un ardent partisan d'une réforme des forces d'opérations spéciales au sein du département américain de



Photo du MDN

Un plongeur de la Deuxième Force opérationnelle interarmées.

la Défense dans les années 1980, admet avec résignation : « J'ai découvert que, dans les secteurs du Pentagone qui étaient cruciaux pour la revitalisation des forces d'opérations spéciales, le *non* des responsables du Département signifie "non"; leur *peut-être* signifie "non"; et leur *oui* veut toujours dire "non". Ils ne seraient pas là s'ils disaient autre chose que "non"⁷⁹. »

Cette attitude n'est pas nouvelle. Même Winston Churchill, qui ne manquait pas d'autorité, a eu du mal à créer les commandos et d'autres organes non traditionnels : « Le ministère de la Guerre opposait une résistance farouche, et l'entêtement augmentait à mesure qu'on descendait les échelons professionnels. [...] L'idée qu'un groupe important d'"irréguliers" privilégiés, arborant leur tenue non réglementaire et leur désinvolture, puisse ternir la réputation d'efficacité et de courage des troupes régulières répugnait à des hommes qui avaient consacré leur vie entière à l'organisation et à la discipline des unités permanentes. [...] Beaucoup de colonels de nos meilleurs régiments étaient offusqués⁸⁰. » Selon un rapport officiel, « les forces de l'intérieur n'ont jamais cessé d'user de leur influence au ministère de la Guerre pour contrecarrer ceux qui sont de notre bord⁸¹. » Quant au major David Stirling, qui s'efforçait d'organiser le Special Air Service en 1941, il déplore : « à ce stade et aux suivants, les services de l'adjudant général faisaient toujours de l'obstruction en refusant de collaborer⁸². »

Le feld-maréchal William Slim incarnait la mentalité militaire de l'époque : « Les armées privées ne sont pas rentables; elles sont coûteuses et superfétatoires⁸³. » Son mépris pour leurs idées et ce qu'elles représentaient transparaît dans le portrait qu'il dépeint : ces « crapules » se divisaient en deux groupes, « ceux dont la connaissance de la guerre se limitait au temps qu'ils passaient avec tout le personnel non combattant auprès duquel ils avaient l'occasion d'échafauder leurs théories, et des types enjoués mais durs que l'on pouvait débarquer dans les meilleures conditions sur une plage au milieu de la nuit avec l'ordre de faire sauter une guérite et qui ne savaient rien faire d'autre que se servir d'une mitrailleuse [...]. Peu d'entre eux avaient quelque chose de nouveau à dire, et ceux qui avaient quelque chose à dire oubliaient souvent que, pour être écouté, on ne peut se contenter de vouloir bouleverser l'ordre établi⁸⁴. »

Les choses n'étaient pas différentes aux États-Unis. Le général Douglas MacArthur a réussi à empêcher le système de soutien opérationnel de participer aux opérations du Pacifique⁸⁵. Comme l'observe l'historien militaire américain David Hogan, « hormis quelques cas isolés, les généraux des forces traditionnelles des États-Unis ont refusé de mener des opérations spéciales en Europe et se sont concentrés presque entièrement sur la guerre traditionnelle dès que leurs troupes eurent consolidé leur emprise sur les plages d'Afrique du Nord, d'Italie et de France⁸⁶. » L'animosité des militaires à l'égard des forces d'opérations spéciales a été à son comble à la fin de la guerre. À mesure que les hostilités touchaient à leur fin, les forces d'opérations spéciales ont été rapidement démantelées; dans le meilleur des cas, elles ont été considérablement réduites. Parmi les victimes figurent

des organisations renommées telles que le Long Range Desert Group, le régiment du Special Air Service, le Phantom, la Layforce, la First Special Service Force, le bureau des services stratégiques, les Rangers et les bataillons des Raiders.

Après la guerre, quand le colonel Aaron Bank est arrivé à Fort Bragg pour créer des forces spéciales, on lui a conseillé « de se montrer prudent et de ne froisser personne, car non seulement une capacité non traditionnelle intéressait peu de gens, mais beaucoup étaient carrément hostiles aux unités d'élite⁸⁷ ». Il a attribué ses problèmes de recrutement en 1952 au piètre soutien que l'armée a apporté au programme⁸⁸. D'autres se sont heurtés aux mêmes difficultés. Le Special Air Service de l'après-guerre, qui avait fait peau neuve, n'a pas pu recruter tout son personnel parce que « le régiment était si mal vu que les commandants des autres unités s'opposaient à ce que leurs hommes suivent les cours de sélection⁸⁹. »

Cette attitude était toujours la même en 1963, quand la légion étrangère (deuxième régiment étranger de parachutistes) a tenté de refondre certains de ses éléments pour créer une unité de déploiement rapide semblable aux forces d'opérations spéciales. Comme le remarque l'historien non officiel de l'unité, « à l'époque, c'était une idée révolutionnaire qui n'était pas du tout du goût des officiers français plantés derrière leurs bureaux. Pour ces conservateurs, le mot *spécial* évoquait des unités non conformistes, des fripouilles⁹⁰. » Même au cœur de l'Afrique déchirée par la guerre civile et les soulèvements, ces idées nouvelles se heurtaient à l'hostilité. Le lieutenant-colonel Ron Reid Daly, qui tentait d'établir un corps de Selous Scouts en Rhodésie, observe : « J'ai bientôt eu la nette impression que beaucoup de gens s'opposaient à moi personnellement et au projet dans son ensemble⁹¹. »

Même pendant la guerre du Vietnam, le département de la Défense avait de grands préjugés contre les forces d'opérations spéciales. Le général Maxwell Taylor se rappelle que, malgré l'insistance du président Kennedy, « on ne faisait pas grand-chose [pour accroître les forces d'opérations spéciales]. » Comme beaucoup d'officiers supérieurs, il estimait que ces forces ne faisaient rien que « toute unité bien formée » n'aurait pu faire⁹². Le major général Harold Johnson partageait cette opinion. En tant que sous-chef d'état-major de l'armée par intérim, responsable des opérations militaires, il reconnaît que le gouvernement Kennedy essayait d'imposer les forces spéciales et que « l'armée trouvait que c'était une bonne idée, [mais] ne s'empressait pas d'agir⁹³. » En 1963, on a vainement essayé à plusieurs reprises d'affecter aux forces spéciales des officiers dont les compétences et l'expérience étaient notoires : « Le calibre de presque toutes les personnes sélectionnées était inférieur⁹⁴. » Une fois la guerre terminée, ce fut pratiquement une hécatombe. Dès 1975, l'armée avait coupé

« Les forces d'opérations spéciales se sont transformées et ont fini par être acceptées par les dirigeants politiques et militaires, de sorte que le fossé qui les sépare des forces traditionnelles s'est quelque peu comblé. »

70 % du personnel et 95 % du financement des forces spéciales⁹⁵. Cette année-là, le budget était au plus bas : il représentait 0,1 % du budget de la défense des États-Unis⁹⁶.

Dans les années qui ont suivi, ni le budget ni les espoirs des forces d'opérations spéciales n'ont connu de hausse marquée. Elles étaient toujours mal jugées et en butte à l'hostilité. L'antipathie à leur égard était bien ancrée. « Pendant des années, aux États-Unis, avoue John Marsh, secrétaire d'État à l'armée en 1983, les responsables des forces traditionnelles ont résisté aux méthodes non traditionnelles⁹⁷. » Cela a été manifeste à l'automne 1984, quand un général trois étoiles de l'armée de

l'air comparaisant devant un comité sénatorial sur les opérations spéciales a qualifié à maintes reprises les membres de la Delta Force d'« assassins de métier » et de « gâchettes faciles » et a déclaré avoir peur que la Delta Force fomente « indépendamment » un coup d'État dans un pays ami des États-Unis⁹⁸. Quatre ans plus tard, à la cérémonie d'inauguration du USSOCOM, l'amiral William J. Crowe fils, président des chefs d'état-major interarmées, a supplié l'assemblée de « faire tomber le mur qui s'est plus ou moins érigé entre les forces d'opérations spéciales et les autres secteurs de nos forces armées⁹⁹. » Mais son appel n'a guère eu d'effet. Lors de la guerre du Golfe, les forces d'opérations spéciales étaient encore l'objet d'un ressentiment prononcé.

Selon le journaliste Douglas Waller, « nul n'a plus cultivé cette animosité que le commandant de CENTCOM, le général H. Norman Schwarzkopf III, qui détestait les commandos. » On devine facilement pourquoi. D'abord, il avait une mauvaise impression des forces d'opérations spéciales à cause de son expérience au Vietnam et à Grenade¹⁰⁰. Ensuite, « dans une armée éprise de divisions légères et de parachutistes, explique Waller, Schwarzkopf, un commandant de blindés fanatique de blindés lourds, était une sorte d'anachronisme¹⁰¹. » C'est pourquoi il a d'abord refusé d'inclure des forces spéciales dans ses troupes. L'animosité était mutuelle. Pour les officiers du USSOCOM, Schwarzkopf était un « esprit primitif, un tacticien pompeux et lourdaud qui savait peu de choses sur la guerre non traditionnelle et n'avait aucun désir d'en apprendre plus¹⁰² ». Il semblait représenter à la perfection les forces traditionnelles. Apparemment, rien n'a changé. À l'automne 2001, le général Tommy Franks, commandant en chef de CENTCOM et responsable des opérations militaires en Afghanistan, a contesté le recours aux forces spéciales, affirmant, dit-on, qu'il s'agissait d'une guerre pour « des unités lourdes traditionnelles¹⁰³ ».

Il va sans dire que la plupart des membres des forces d'opérations spéciales, surtout les officiers et les sous-officiers, ne se sont jamais fait d'illusions sur leurs chances d'avancement. Ils n'avaient pas tort. D'après un ancien officier supérieur, « chez les Marines,

presque tous les officiers qui ont été affectés au commandement des forces spéciales interarmées ou au USSOCOM n'ont jamais impressionné les comités de promotion¹⁰⁴. » Cela ne surprendra personne. Après tout, le fossé qui a toujours séparé les deux cultures ne s'est jamais franchi sans mal.

CONCLUSION

La présente évaluation, aussi sombre soit-elle, ne se termine pas mal. Comme on l'a vu, les forces d'opérations spéciales se sont transformées et ont fini par être acceptées par les dirigeants politiques et militaires, de sorte que le fossé qui les sépare des forces traditionnelles s'est quelque peu comblé. La création du commandement américain des forces d'opérations spéciales, en 1987, a été un facteur important. Ces forces géraient désormais leurs ressources et pouvaient donc moderniser leurs organisations. Elles relevaient d'un seul commandant, qui pouvait promouvoir l'interopérabilité et assurer la collaboration efficace de tous les éléments. Enfin, grâce à la mise en place d'un commandant en chef quatre étoiles et d'un secrétaire adjoint à la défense responsable des opérations spéciales et des conflits de faible intensité, elles étaient représentées aux échelons supérieurs du département de la Défense et pouvaient donc défendre leurs intérêts dans les hautes sphères de l'administration. Elles étaient arrivées à maturité.

Elles projetaient également une meilleure image auprès du public. Sur le plan international, dès les années 1980, des unités spéciales ont enregistré de nombreuses victoires sur le terrorisme. Toutefois, un des facteurs décisifs a été la contribution importante et notoire des forces spéciales de la coalition aux combats de la guerre du Golfe de 1990-1991 : la reconnaissance stratégique, l'intervention directe, les mesures d'économie d'efforts telles que les opérations destinées à tromper l'ennemi et les missions de liaison et de formation auprès des partenaires moins avancés de l'OTAN ainsi que la fameuse mission d'élimination des bases de Scuds, dont la valeur stratégique a été capitale puisqu'elle a permis à la coalition d'empêcher Israël de riposter aux attaques de missiles de Saddam Hussein¹⁰⁵. Les reportages favorables des médias ont fait monter en flèche la réputation des forces d'opérations spéciales.

Leur cote internationale était à la hausse. Les forces spéciales s'étaient montrées efficaces dans la guerre insidieuse contre le terrorisme, dans la guerre traditionnelle au milieu des sables du Golfe et pendant la paix précaire qui a régné par la suite. Sur la scène internationale, elles jouaient un rôle classique dans des missions de guerre non traditionnelle, de reconnaissance stratégique et d'action directe ainsi que dans d'autres missions fondamentales. En outre, elles ont capturé des criminels de guerre de l'ex-Yougoslavie¹⁰⁶.

« Après avoir été la force de dernier recours de la Seconde Guerre mondiale, où elles ont vu le jour, elles sont devenues la force du premier recours après le 11 septembre. »

Si leur importance s'est accrue, c'est parce que les hauts dirigeants politiques et militaires ont finalement compris leur utilité. Ces petites unités très qualifiées et mobiles leur fournissaient un moyen de réagir efficacement aux menaces asymétriques. Ils pouvaient leur confier une foule d'opérations susceptibles d'être politiquement délicates, sans s'exposer aux risques ou aux critiques que suscitent les grands déploiements de troupes. Le qualitatif pouvait remplacer le quantitatif, non pour des impératifs économiques mais dans un souci d'efficacité. Devant des

situations conflictuelles caractérisées par l'instabilité, l'incertitude et l'ambivalence, les forces spéciales étaient généralement plus mobiles et plus adaptables que leurs homologues traditionnels. La supériorité de leur intelligence, de leurs compétences et de leur ingéniosité leur donnait plus de chances de réussir. Qui plus est, devant la complexité des questions de sécurité, les commandants des forces traditionnelles ont également pris conscience des avantages que présentaient les forces spéciales. Manifestement, le vent avait tourné. Si l'on prend le cas des États-Unis, depuis le début des années 1990, les déploiements, le budget et les effectifs des forces d'opérations spéciales augmentent continuellement. Leur budget a encore été augmenté en 2004, pour atteindre le montant inimaginable de six milliards de dollars¹⁰⁷. En mai 2003, 20 000 agents spéciaux, soit presque la moitié des 47 000 membres des forces d'opérations spéciales, étaient déployés en Afghanistan et en Irak¹⁰⁸, et un grand nombre de contingents des forces d'opérations spéciales alliées se sont ajoutés à eux.

Après la tragédie du 11 septembre, les forces d'opérations spéciales ont projeté une image positive et ont été considérées comme une composante fondamentale des forces militaires modernes. Certes, leur avenir est incertain. Pourtant, après avoir été la force de dernier recours de la Seconde Guerre mondiale, où elles ont vu le jour, elles sont devenues la force du premier recours après le 11 septembre. Jugées autrefois embarrassantes pour le vrai métier des armes, elles sont aujourd'hui la force prépondérante de l'avenir. Elles fourniront aux décideurs les atouts politiques et culturels ainsi que la fine stratégie militaire qui s'imposent dans ce monde de plus en plus complexe et chaotique.

Cependant, les obstacles et les préjugés habituels n'ont pas disparu. Même si le fossé culturel semble avoir été comblé, c'est avec de la terre meuble; il faut donc constamment le surveiller et le remblayer. Cela exigera des efforts continuels de la part des deux communautés. Pour faire évoluer la situation, les forces traditionnelles et les forces d'opérations spéciales doivent comprendre leurs caractéristiques, leurs attentes et leurs rôles respectifs. Ce n'est qu'en cultivant des rapports de coopération, de compréhension et de transparence qu'elles parviendront à combler définitivement le fossé qui les a séparées.



1. William Walker, « Shadow Warriors – Elite Troops Hunt Terrorists in Afghanistan », *The Toronto Star*, le 20 octobre 2001, p. A4. [TCO]
2. Tom Clancy, *Special Forces*, Berkley Publishing Group, New York, 2001, p. 3. Pour une présentation des nombreuses définitions et conceptions des forces d'opérations spéciales, voir Bernd Horn, « Special Men, Special Missions: The Utility of Special Operations Forces », dans Bernd Horn, David Last, Paul B. de Taillon (éd.), *Force of Choice: Perspectives on Special Operations*, McGill-Queen's Press, Montréal, 2004, chapitre 1. [TCO]
3. Thomas K. Adams, *US Special Operations Forces in Action. The Challenge of Unconventional Warfare*, Frank Cass, Londres, 1998, p. 7. Le Canada a adopté la définition des opérations spéciales donnée par l'OTAN : « Activités militaires exécutées par des forces spécialement constituées, organisées, entraînées et équipées, dont les techniques opérationnelles et la dotation en personnel ne sont pas conformes à celles des forces traditionnelles. Ces activités qui couvrent toute la gamme des opérations militaires sont menées indépendamment ou coordonnées avec les opérations des forces traditionnelles. » Colonel W. J. Fulton, Direction de la défense nucléaire, biologique et chimique, « Capabilities Required of DND, Asymmetric Threats and Weapons of Mass Destruction », quatrième ébauche, le 18 mars 2001, p. 16-22. [TCO]
4. Le *contre-terrorisme* couvre les mesures offensives, l'*antiterrorisme* les mesures défensives. Les opérations des forces spéciales relèvent de ces deux domaines.
5. United States Special Operations Command, *United States Special Operations Forces. Posture Statement 2000*, département de la Défense nationale, Washington, D.C., 2001, p. 5. En 2003, cet organisme a décidé d'abandonner les six activités collatérales : appui à la coalition, recherche et sauvetage au combat, lutte antidrogue, activités humanitaires de déminage, aide à la sécurité, activités spéciales. Conférence des commandants d'opérations spéciales, le 14 avril 2003.
6. Adams, *op. cit.*, p. 162. [TCO]
7. Julian Thompson, *Imperial War Museum Book of War Behind Enemy Lines*, Brassey's, Washington, D.C., 2001, p. 2. [TCO]
8. Clancy, *op. cit.*, p. 3-4. [TCO]
9. Philip Warner, *Phantom*, William Kimber, Londres, 1982, p. 11. [TCO]
10. Major général David Lloyd Owen, *The Long Range Desert Grou*, Leo Cooper, Londres, 2000, p. 12. Le Long Range Desert Group a été qualifié de crème des combattants du désert de la huitième armée dans « Long Range Desert Patrol », *Illustrated*, le 24 octobre 1942, p. 14-15. [TCO]
11. Eric Morris, *Churchill's Private Armies: British Special Forces in Europe*, Hutchinson, Londres, 1986, p. 90. [TCO]
12. Field-marshal William Slim, *Defeat Into Victory*, Cassell and Company Ltd., Londres, 1956, p. 547. [TCO]
13. Brigadier T. B. L. Churchill, « The Value of Commandos », *RUSI Journal*, vol. 65, n° 577, février 1950, p. 86.
14. John A. English, *A Perspective on Infantry*, Praeger, New York, 1981, p. 188.
15. Tom Clancy, *Airborne: A Guided Tour of an Airborne Task Force*, Berkley Publishing Group, New York, 1997, p. 54. [TCO]
16. Eliot A. Cohen, *Commandos and Politicians: Elite Military Units in Modern Democracies*, Center for International Affairs, Harvard University Press, Cambridge, 1978, p. 56-58.
17. Slim, *op. cit.*, p. 546, et Morris, *op. cit.*, p. 243.
18. Sergent-major de commandement Eric L. Haney, *Inside Delta Force. The Story of America's Elite Counterterrorist Unit*, Dell Books, New York, 2002, p. 97. [TCO]
19. Andy McNab, *Immediate Action*, Bantam Press, Londres, 1995, p. 381. [TCO]
20. Slim, *op. cit.*, p. 546. [TCO]
21. Philip Warner, *The SAS. The Official History*, Sphere Books, Londres, 1971, p. 1. [TCO]
22. Tom Clancy, *Into the Storm. A Study in Command*, Berkley Publishing Group, New York, 1997, p. 119.
23. Cohen, *op. cit.*, p. 61. [TCO]
24. Hilary St. George Saunders, *The Green Beret. The Story of the Commandos 1940-1945*, Michael Joseph, Londres, 1949, p. 193; Lieutenant-colonel Robert D. Burhans, *The First Special Service Force. A War History of The North Americans 1942-1944*, Methuen, Toronto, 1975, p. 162.
25. Warner, *Secret Forces*, Granada, London, 1985, p. 17.
26. Adrian Weale, *Secret Warfare: Special Operations Forces from the Great Game to the SAS*, Hodder and Stoughton, Londres, 1997, p. 104.
27. Denis et Shelagh Whitaker, *Dieppe. Tragedy to Triumph*, McGraw Hill Ryerson, Toronto, 1992, p. 48; Saunders, *op. cit.*, p. 82-101.
28. Cohen, *op. cit.*, p. 56.
29. A. B. Feuer, *Commando! The MZ Unit's Secret War against Japan*, Praeger, Westport, 1996, p. 159.
30. Susan L. Marquis, *Unconventional Warfare. Rebuilding US Special Operations Forces*, Brookings Institution Press, Washington, D.C., 1997, p. 23.
31. Christopher Hibbert, *Anzio, The Bid for Rome*, Ballantine Books, New York, 1970, p. 75-76.
32. John T. Carney et Benjamin F. Schemmer, *No Room for Error*, Ballantine Books, New York, 2002, p. 236 et p. 283
33. « Ground Troops Cream of Crop », *The Toronto Star*, le 21 octobre 2001, p. A9. [TCO]
34. Charles A. Cotton, « Military Mystique », dossiers du Musée des Forces aéroportées canadiennes; aucun autre renseignement fourni au sujet de la publication. [TCO]
35. Cohen, *op. cit.*, p. 74. Malgré l'utilisation systématique du terme *élite*, cette étude porte uniquement sur des unités semblables aux forces d'opérations spéciales. C'est fréquent. Dans la plupart des ouvrages, les deux termes sont interchangeables. [TCO]
36. Général Peter de la Billière, *Looking For Trouble. SAS to Gulf Command*, Harper Collins, Londres, 1995, p. 117. [TCO]
37. Eric Morris, *Guerillas in Uniform*, Hutchinson, Londres, 1989, p. 15. [TCO]
38. Weale, *op. cit.*, p. 154. [TCO]
39. Cameron Spence, *All Necessary Measures*, Penguin Books, Londres, 1998, p. 43. [TCO]
40. Haney, *op. cit.*, p. 20. [TCO]
41. Anthony Kemp, *The SAS at War*, John Murray, Londres, 1991, p. 11. [TCO]
42. Charles M. Simpson III, *Inside the Green Berets. The First Thirty Years*, Presidio Press, Novato, 1983, p. 14; Charles W. Sasser, *Raider*, St. Martins, New York, 2002, p. 186. [TCO]
43. William O. Darby et William H. Baumer, *Darby's Rangers. We Led the Way*, Presidio Press, Novato, réédité en 1993, p. 184. [TCO]
44. *ibid.*, p. 21.
45. de la Billière, *op. cit.*, p. 236.
46. *ibid.*, p. 98.
47. Greg Jaffe, « A Maverick's Plan to Revamp Army is Taking Shape », *Wall Street Journal*, le 12 décembre 2003.
48. John Talbot, « The Myth and Reality of the Paratrooper in the Algerian War », *Armed Forces and Society*, novembre 1976, p. 75; Cohen, *op. cit.*, p. 69; Donna Winslow, *The Canadian Airborne Regiment in Somalia. A Socio-cultural Inquiry*, Commission d'enquête sur le déploiement des Forces canadiennes en Somalie, Ottawa, 1997, p. 135-141.
49. Spence, *op. cit.*, p. 43. [TCO]
50. Entrevue avec un ancien membre des forces d'opérations spéciales, septembre 2002. [TCO]
51. Entrevue avec un capitaine de l'infanterie canadienne, octobre 2002. [TCO]
52. Winslow, *op. cit.*, p. 126-133. [TCO]
53. Présentation faite par Alan Bell lors du symposium du Collège militaire royal sur les opérations spéciales, le 5 octobre 2000, et dans le cadre du cours 586 des études sur la conduite de la guerre. Certains échecs pourraient être imputables à cette attitude. Par exemple, certains analystes pensent que les forces armées américaines auraient peut-être pu capturer Mohammed Omar, un chef taliban, et Ayman Zawahiri, l'adjoint d'Oussama ben Laden, dans les deux dernières années, si elles avaient fait appel aux bérets verts plutôt qu'à la Delta Force et à la sixième équipe des Seals. La présence de fugitifs a été signalée à plusieurs reprises, pendant que les membres des bérets verts étaient dans les alentours immédiats, mais les commandants ont choisi de faire venir la Delta Force, qui était à des heures de là, à Kaboul. Voir Gregory L. Vistica, « Military Split on How to Use Special Forces in Terror War », *Washington Post*, le 5 janvier 2004, p. A1. [TCO]
54. Clancy, *Special Forces, op. cit.*, p. 281. [TCO]
55. Colonel J. W. Hackett, « The Employment of Special Forces », *RUSI Journal*, vol. 97, n° 585, février 1952, p. 41. [TCO]
56. Colin S. Gray, *Explorations in Strategy*, Greenwood Press, Londres, 1996, p. 151 et p. 156. [TCO]
57. Aaron Bank, *From OSS to Green Berets: the Birth of Special Forces*, Presidio Press, Novato, 1986, p. 147. [TCO]
58. Cité par Marquis, *op. cit.*, p. 6. [TCO]
59. Hackett, *op. cit.*, p. 35. [TCO]
60. *ibid.*, p. 39. [TCO]
61. *ibid.*
62. Il suffit d'examiner des photos prises récemment en Afghanistan ou en Irak. Cheveux longs, barbes, aucune épaulette de grade, aucun couvre-chef réglementaire (mais les casquettes de base-ball ne manquent pas), mélange de vêtements civils et militaires, lunettes de soleil à la mode et tout un arsenal d'armes et de matériel inhabituels, autant de signes révélateurs des membres des forces d'opérations spéciales. [TCO]
63. Major général Tony Jeapes, *SAS Secret War*, The Book People Ltd., Surrey, 1996, p. 12. [TCO]
64. Cité par Marquis, *op. cit.*, p. 7. [TCO]
65. Will Fowler, *The Commandos at Dieppe: Rehearsal for D-Day*, Harper Collins, Londres, 2002, p. 29. [TCO]

66. John Leary, « Searching for a Role: The Special Air Service (SAS) Regiment in the Malayan Emergency », *Army Historical Research*, vol. 63, n° 296, hiver 1996, p. 269. [TCO]
67. John L. Plaster, *SOG: The Secret Wars of America's Commandos in Vietnam*, Onyx Books, New York, 1997, p. 246. [TCO]
68. « The Long-Range Desert Group », *The Fighting Forces*, vol. XIX, n° 3, août 1942, p. 146. [TCO]
69. Spence, *op. cit.*, p. 151. [TCO]
70. Hugh McManners, *Commando. Winning the Green Beret*, Network Books, Londres, 1994, p. 12. [TCO]
71. Colonel C. A. Beckwith, *Delta Force*, Dell Publishing, New York, 1985, p. 123 et p. 137; entretien avec le major Anthony Balasevicius, ancien officier des normes des forces d'opérations spéciales et spécialiste de la théorie et de la pratique en matière de sélection et d'entraînement dans les forces spéciales; Leroy Thompson, *The Rescuers. The World's Top Anti-Terrorist Units*, David & Charles Military Book, Londres, 1986, p. 127-128; présentation faite par le général Ulrich Wegener lors du symposium du Collège militaire royal sur les opérations spéciales, le 5 octobre 2000; Victorino Matus, « The GROM Factor », www.weeklystandard.com/content/public/articles/000/000/002/653hsdpu.asp (consulté le 18 mai 2003).
72. Les taux d'admissibilité varient légèrement selon les sources. Néanmoins, tous les groupes se classent dans la deuxième catégorie. Voir Judith E. Brooks et Michelle M. Zazanis, « Enhancing US Army Special Forces: Research and Applications », rapport spécial n° 33 de l'Army Research Institute, octobre 1997, p. 8; Général H. H. Shelton, « Quality People: Selecting and Developing Members of U.S. SOF », *Special Warfare*, vol. 11, n° 2, printemps 1998, p. 3; Marquis, *op. cit.*, p. 53; présentation faite par le commandant Thomas Dietz, responsable de la cinquième équipe des Seals lors du symposium du Collège militaire royal sur les opérations spéciales, le 5 octobre 2000; Leary, *op. cit.*, p. 265; James F. Dunnigan, *The Perfect Soldier: Special Operations, Commandos, and the Future of US Warfare*, Citadel Press, New York, 2003, p. 269 et p. 278; et Michael Asher, *Shoot to Kill. A Soldier's Journey through Violence*, Viking, Londres, 1990, p. 205.
73. C'est la raison pour laquelle on ne considère généralement pas comme des forces d'opérations spéciales les forces aéroportées, dont le taux de réussite est actuellement d'environ 70 % (voir l'ouvrage du colonel Bill Kidd, « Ranger Training Brigade », *US Army Infantry Center Infantry Senior Leader Newsletter*, février 2003, p. 8-9. Cela peut toutefois poser problème, car l'attitude, la culture et la mentalité de ces unités présentent souvent des points communs avec celles des forces spéciales : elles sont tenaces, jugent qu'aucune mission n'est insurmontable, méprisent les autres, etc. En outre, une grande partie des premières unités aéroportées étaient assujetties à des critères de sélection et à un entraînement rigoureux relevant de la troisième catégorie et parfois de la deuxième.
74. Marquis, *op. cit.*, p. 47-48. [TCO]
75. *ibid.*, p. 47. [TCO]
76. Général Charles Holland, USAir Force, « Quiet Professionals », *Armed Forces Journal International*, février 2002, p. 26. [TCO]
77. Général Peter J. Schoomaker, USSOCOM, *Special Operations Forces: The Way Ahead*, 2000, p. 7.
78. Cohen, *op. cit.*, p. 95. [TCO]
79. Cité par Marquis, *op. cit.*, p. 107. [TCO]
80. Winston S. Churchill, *The Second World War. Their Finest Hour*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1949, p. 467. Voir également Saunders, *op. cit.*, p. 29-30. [TCO]
81. « Role of the Special Service Brigade and Desirability of Reorganization », Bureau des archives publiques, DEFE 2/1051, première brigade de service spécial, rôle, réorganisation, 1943-1944, p. 2. [TCO]
82. Kemp, *op. cit.*, p. 10.
83. Slim, *op. cit.*, p. 548.
84. Les feld-maréchaux Brooke et Wavell et le général Bernard Paget, trois éminents commandants britanniques, manifestaient un antagonisme profond à l'égard des forces d'opérations spéciales. Voir Charles Messenger, *The Commandos 1940-1946*, William Kimber, Londres, 1985, p. 408; Morris, *Churchill's Private Armies*, *op. cit.*, p. 172 et p. 243; Brigadier T. B. L. Churchill, « The Value of Commandos », *RUSI Journal*, vol. 65, n° 577, février 1950, p. 85-86.
85. Adams, *op. cit.*, p. 40.
86. Gray, *op. cit.*, p. 223. [TCO]
87. Bank, *op. cit.*, p. 155. [TCO]
88. Alfred H. Paddock, *U.S. Army Special Warfare. Its Origins*, National Defense University Press, Washington, D.C., 1982, p. 148. [TCO]
89. de la Billière, *op. cit.*, p. 102. [TCO]
90. H. R. Simpson, *The Paratroopers of the French Foreign Legion: From Vietnam to Bosnia*, Brassey's, Londres, 1997, p. 39. L'auteur note une similarité dans la mentalité du Pentagone, qui avait tendance à « traiter les forces spéciales de "charlatans" et à couper leur budget ». [TCO]
91. Peter Stiff, *Selous Scouts. Top Secret War*, Galago Publishing Inc., Alberton, Afrique du Sud, 1982, p. 54. Seulement 15 % des candidats étaient admis au cours de sélection des Selous Scouts; voir également Simpson, *op. cit.*, p. 137. [TCO]
92. Cité par Adams, *op. cit.*, p. 70 et p. 148. Voir également Michael Duffy, Mark Thompson et Michael Weisskopf, « Secret Armies of the Night », *Time*, le 23 juin 2003, vol. 161, n° 25. [TCO]
93. Adams, *op. cit.*, p. 75.
94. *ibid.*, p. 69.
95. Marquis, *op. cit.*, p. 4, p. 35, p. 40 et p. 78. Le personnel des forces d'opérations spéciales est passé de plusieurs dizaines de milliers à seulement 3 600 personnes.
96. *ibid.*, p. 68.
97. Terry White, *Swords of Lightning: Special Forces and the Changing Face of Warfare*, Brassey's, Londres, 1997, p. 1. [TCO]
98. *ibid.*, p. 117.
99. Major général J. L. Hobson, « AF Special Operations Girds for Next Century Missions », *National Defense*, février 1997, vol. 81, p. 27. [TCO]
100. Clancy, *Special Forces*, *op. cit.*, p. 12; Waller, *The Commandos: The Inside Story of America's Secret Soldiers*, Simon & Shuster, New York, 1994, p. 231; et D. C. Waller, « Secret Warriors », *Newsweek*, vol. 117, le 17 juin 1991, p. 21. [TCO]
101. Waller, *Commandos*, *op. cit.*, p. 231; et Waller, « Secret Warriors », *op. cit.*, p. 21. [TCO]
102. Waller, *Commandos*, *op. cit.*, p. 230. Bien qu'il ait d'abord refusé de faire appel aux forces d'opérations spéciales, il devait plus tard reconnaître que ces dernières avaient joué un rôle crucial dans la victoire des Alliés. Au total, elles comptaient environ 7 705 membres. [TCO]
103. Robin Moore, *The Hunt for Bin Laden. Task Force Dagger*, Ballantine Books, New York, 2003, p. 21 et p. 31-32. [TCO]
104. Colonel (retraité) W. Hays Parks, « Should Marines 'Join' Special Operations Command? » *Proceedings of the US Naval Institute*, vol. 129, mai 2003, p. 4. Voir également Tom Clancy, *Shadow Warriors. Inside Special Forces*, Putnam, New York, 2002, p. 221. [TCO]
105. United States Special Operations Command, *United States Special Operations Command History*, département de la Défense, Washington, D.C., 1999, p. 34-42; Waller, *Commandos*, *op. cit.*, p. 225-352; Marquis, *op. cit.*, p. 227-249; Adams, *op. cit.*, p. 231-244; Carney et Schemmer, *op. cit.*, p. 224-236; B. J. Schemmer, « Special Ops Teams Found 29 Scuds Ready to Barrage Israel 24 Hours Before Cease-Fire », *Armed Forces Journal International*, vol. 128, juillet 1991, p. 36; Mark Thompson, Azadeh Moaveni, Matt Rees et Aharon Klein, « The Great Scud Hunt », *Time*, le 23 décembre 2002, vol. 160, n° 26, p. 34; William Rosenau, *Special Operations Forces and Elusive Enemy Ground Targets: Lessons from Vietnam and the Persian Gulf War*, Rand, Santa Monica, 2001; et Cameron Spence, *Sabre Squadron*, Michael Joseph, London, 1997. Quoique, apparemment, aucun Scud n'ait été détruit, la présence des meilleures troupes de la coalition a rassuré les Israéliens, qui voyaient que tout était mis en œuvre pour éliminer cette menace.
106. United States Special Operations Command, *United States Special Operations Command History*, *op. cit.*, p. 44-69; Carney et Schemmer, *op. cit.*, p. 245-282; United States Special Operations Command, United States Special Operations Forces, *op. cit.*, p. 15-23; Robin Neillands, *In the Combat Zone. Special Forces Since 1945*, Weidenfeld and Nicholson, Londres, 1997, p. 105-154 et p. 298-315; Adams, *op. cit.*, p. 244-286.
107. James C. Hyde, « An Exclusive Interview with James R. Locher III », *Armed Forces Journal International*, novembre-décembre 1992, p. 34; Lieutenant général Peter J. Schoomaker, « Army Special Operations: Foreign Link, Brainy Force », *National Defense*, février 1997, p. 32-33; Scott Gourley, « Boosting the Optempo », *Janes Defense Weekly*, le 14 juillet 1999, p. 26; Hyde, *op. cit.*, p. 34; Ray Bond (éd.), *America's Special Forces*, Salamander Books, Miami, 2001; Kim Burger, « US Special Operations Get Budget Boost », *Jane's Defence Weekly*, vol. 37, n° 8, le 20 février 2002, p. 2; Glenn Goodman, « Expanded Role for Elite Commandos », *Armed Forces Journal*, février 2003, p. 36; Duffy *et al.*, *op. cit.*; Harold Kennedy, « Special Operators Seeking a Technical Advantage », *National Defense*, vol. 87, n° 594, mai 2003, p. 20; et United States Special Operations Command, *United States Special Operations Forces*, *op. cit.*, p. 41. Malgré les capacités importantes qu'elles affichent, qui se manifestent par le rythme croissant de leurs opérations et leur taux de réussite, leur enveloppe budgétaire ne représente encore qu'environ 1,3 % du budget total du département de la Défense (Burger, *op. cit.*, p. 2).
108. Roxana Tiron, « Demand for Special Ops Forces Outpaces Supply », *National Defense*, vol. 87, n° 594, mai 2003, p. 18. On comptait plus de 12 000 soldats déployés en Irak et environ 8 000 en Afghanistan.

